

Anthologie de lieux communs dans les poèmes du XVI^e siècle et alentour disponibles sur Gallica, le site Internet de la Bibliothèque nationale de France.

Topos du songe érotique.

Textes modernisés suivis des textes originaux,
établis sur les éditions disponibles sur gallica.bnf.fr

Version 11 révisée et augmentée le 15/10/25.

1549
DU BELLAY
1) *Le fort sommeil...*
1550
DES AUTELS
2) *Toutes les fois...*
1551
DES AUTELS
3) *J'étais tout seul...*
1552
RONSARD
4) *Quand en songeant...*
5) *Il faisait chaud...*
1575
TYARD
6) *Ô calme nuit...*

1561
BUTTET
7) *Il était nuit...*
1575
JAMYN
8) *Somme léger...*
1583
LA JESSÉE
9) *C'était au point du jour...*
1596
EXPILLY
10) *Tu t'en allais déjà...*
1620
CERTON
11) *J'étais lassé...*

DU BELLAY, Joachim, *L'Olive*, Paris, Arnoul L'Angelier, 1549, sonnet XIV, f° A6v°.
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86095195/f12>>

Texte modernisé

Le fort sommeil, que céleste on doit croire,
 Plus doux que miel, coulait aux yeux lassés
 Lorsque d'Amour les plaisirs amassés
 Entrent en moi par la porte d'ivoire.
 J'avais lié ce Col de Marbre : voire
 Ce sein d'albâtre en mes bras enlacés,
 Non moins qu'on voit les Ormes embrassés
 Du Cep lascif, au fécond bord de Loire.
 Amour avait en mes lasses moelles
 Dardé le trait de ses flammes cruelles,
 Et l'âme errait par ces lèvres de roses.
 Prête d'aller au fleuve oublieux
 Quand le réveil de mon aise envieux
 Du doux sommeil a les portes décloes.

Texte original

*Le fort sommeil, que celeste on doit croire,
 Plus doulx que miel, couloit aux yeulx lassez
 Lors que d'Amour les plaisirs amassez
 Entrent en moy par la porte d'iuoyre.
 I'auoy' lié ce Col de Marbre: uoyre
 Ce seing d'albastre en mes bras enlassez,
 Non moins qu'on uoit les Ormes embrassez
 Du Sep lascif, au fecund bord de Loyre.
 Amour auoit en mes lasses mouëlles
 Dardé le traict de ses flammes cruelles,
 Et l'ame erroit par ces leures de roses.
 Preste d'aller au fleuue obliuieux
 Quand le reueil de mon ayse enuieux
 Du doulx sommeil a les portes decloses.*

1550

DES AUTELS, Guillaume, *Repos de plus grand Travail*, Lyon, Jean de Tournes et G. Gazeau, 1550, *Épigrammes*, p. 34.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k79127w/f35>>

Texte modernisé

De la puissance de son Amour.

Toutes les fois qu'au travail de l'étude,
Me reposant tout endormi je veille :
Et que de loin sa voix doucement rude,
Ou le tintin des clés qu'elle appareille,
Transmet un air sonnant à mon oreille,
Tant me ravit sa recordation,
Que mon esprit de l'étude s'éveille,
Pour s'endormir en contemplation.

Texte original

De la puissance de son Amour.

*Toutes les fois qu'au trauail de l'estude,
Me reposant tout endormi ie veille:
Et que de loing sa voix doucement rude,
Ou le tintin des clefz qu'elle appareille,
Transmet vn air sonnant à mon oreille,
Tant me raut sa recordation,
Que mon esprit de l'estude s'esueille,
Pour s'endormir en contemplation.*

[_↑_](#)

DES AUTELS, Guillaume, *La Suite du Repos de plus grand Travail*, Lyon, Jean de Tournes, 1551, p. 76.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70052n/f76>

Texte modernisé

Du pouvoir merveilleux, et étrange désir
de son amour.

J'étais tout seul entier en mon essence,
Au paradis de l'amour de moi-même,
Et mon esprit, en ce logis suprême,
Se reposait sur ma douce indolence :
À mon réveil, je vis en ma présence
Celle moitié de mon tout, que plus j'aime
Être sans moi, cause et principal thème
De cette mort, que j'ai par son offense.
Puisque je n'ai donc failli que par toi,
En qui je vois la meilleur' part de moi,
Souffre avec moi cette peine mortelle :
L'homme duquel tout homme est descendu,
Puni d'avoir pris le fruit défendu,
Piteusement faisait sa plainte telle.

Texte original

*I'estois tout seul entier en mon essence,
Au paradis de l'amour de moymesme,
Et mon esprit, en ce logis supreme,
Se reposoit sus ma douce indolence:
A mon resueil, ie vy en ma presence
Celle moitié de mon tout, que plus i'ayme
Estre sans moy, cause & principal theme
De ceste mort, que i'ay par son offense.
Puis que ie n'ay donq failli que par toy,
En qui ie voy la meilleur' part de moy,
Souffre avec moy ceste peine mortelle:
L'homme duquel tout homme est descendu,
Puni d'auoir prins le fruit defendu,
Piteusement faisoit sa plainte telle.*

RONSARD, Pierre de, *Les Amours*, Paris, veuve Maurice de La Porte, 1552, Sonnets, p. 55.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10406040/f67>

Texte modernisé

Quand en songeant ma folâtre j'accole,
 Laissant mes flancs sus les siens s'allonger,
 Et que d'un branle habilement léger,
 En sa moitié ma moitié je recolle :
 Amour adonc si follement m'affole,
 Qu'un tel abus je ne voudrais changer,
 Non au butin d'un rivage étranger,
 Non au sablon qui jaunoie en Pactole.
 Mon dieu, quel heur, et quel contentement,
 M'a fait sentir ce faux recollement,
 Changeant ma vie en cent métamorphoses :
 Combien de fois doucement irrité,
 Suis-je ore mort, ore ressuscité,
 Parmi l'odeur de mille et mille roses ?

Texte original

*Quand en songeant ma follastre i'acolle,
 Laissant mes flancz sus les siens s'allonger,
 Et que d'vn bransle habillement leger,
 En sa moytié ma moytié ie recolle:
 Amour adonq si follement m'affolle,
 Qu'vn tel abus ie ne vouldroy changer,
 Non au butin d'vn riuage estranger,
 Non au sablon qui iaunoye en Pactole.
 Mon dieu, quel heur, & quel contentement,
 M'a fait sentir ce faux recollement,
 Changeant ma vie en cent metamorphoses:
 Combien de fois doulcement irrité,
 Suis-ie ore mort, ore resuscité,
 Parmy l'odeur de mile & mile roses?*

RONSARD, Pierre de, *Les Amours*, Paris, veuve Maurice de La Porte, 1552, Sonnets, p. 84.
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10406040/f96>>

Texte modernisé

Il faisait chaud, et le somme coulant
 Se distillait dans mon âme songearde,
 Quand l'incertain d'une idole gaillarde,
 Fut doucement mon dormir affolant.
 Penchant sous moi son bel ivoire blanc,
 Et mi-tirant sa langue frétilarde,
 Me baisotait d'une lèvre mignarde,
 Bouche sur bouche et le flanc sus le flanc.
 Que de corail, que de lis, que de roses,
 Ce me semblait, à pleines mains décloses,
 Tâtai-je lors entre deux maniements ?
 Mon dieu mon dieu de quelle douce haleine,
 De quelle odeur était sa bouche pleine,
 De quels rubis, et de quels diamants !

Texte original

*Il faisoyt chault, & le somme coulant
 Se distilloyt dans mon ame songearde,
 Quand l'incertain d'une idole gaillarde,
 Fut doulcement mon dormir affolant.
 Panchant soubz moy son bel iuoyre blanc,
 Et mitirant sa langue fretillarde,
 Me baisotoit d'une léure mignarde,
 Bouche sur bouche & le flanc sus le flanc.
 Que de coral, que de liz, que de roses,
 Ce me sembloyt, a pleines mains descloses,
 Tastay-ie lors entre deux manimentz ?
 Mon dieu mon dieu de quelle doulce aleine,
 De quelle odeur estoyt sa bouche pleine,
 De quelz rubiz, & de quelz diamantz !*

TYARD, Pontus de, *Erreurs amoureuses augmentées*, Lyon, Jean de Tournes, 1555,
Troisième livre des Erreurs amoureuses, sonnet XXI, p. 121.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k700561/f123>

Texte modernisé

Ô calme nuit, qui doucement composes
 En ma faveur l'ombre mieux animée,
 Qu'oncques Morphée en sa salle enfumée,
 Peignit du rien de ses Métamorphoses !
 Combien heureux les œillets, et les roses
 Ceignaient le bras de mon âme épâmée,
 Affriandant une langue affamée
 Du Paradis de deux lèvres décloses !
 Lorsque Phébus, laissant sa molle couche,
 Se vint moquer de mes bras, de ma bouche,
 Et de sa sœur, la lumière fourchue !
 Ah, que boiteux d'une poussive haleine
 Soient ses chevaux, et ne cueille sa peine
 Qu'un fruit amer de la vierge branchue.

Texte original

*O calme nuit, qui doucement composes
 En ma faueur l'ombre mieus animee,
 Qu'onque Morphee en sa sale enfumee,
 Peingnit du rien de ses Metamorphoses!
 Combien heurus les œillets, & les roses
 Ceingnoient le bras de mon ame espamee,
 Affriandant vne langue affamee
 Du Paradis de deus leures descloses!
 Lors que Phebus, laissant sa molle couche,
 Se vint moquer de mes bras, de ma bouche,
 Et de sa seur, la lumiere fourchue!
 Ah, que boiteus d'une poussiuue haleine
 Soient ses cheuaus, & ne cueille sa peine
 Qu'un fruit amer de la vierge branchue.*

BUTTET, Marc Claude de, *Le premier Livre des Vers*, Paris, Michel Fezandat, 1561, *L'Amalthée*, f° 104v°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k117181s/f211>>

Texte modernisé

Il était nuit, et dormant pensais être
 Dans un grand bois, qu'à cours j'allais brossant
 Deçà, delà, un fier sanglier chassant
 Avec Diane, et sa bande champêtre.

Il me sembla que là vint m'apparaître
 Mon Amalthée, un bel arc enfonçant.
 Et j'étais Nymphé au long poil jaunissant,
 Fors de ce point qui fait l'homme connaître.

Puis dans un roc feutré de verte mousse,
 Elle faisant un chevet de sa trousse
 Me dit, ma sœur prenons ici séjour.

J'épiais lors un plus grand bien encore
 Qui m'attendait, mais l'envieuse Aurore
 Chassa mon songe, et fit venir le jour.

Texte original

*Il étoit nuit, & dormant pensois estre
 Dans vn grand bois, qu'a cours ialloi brossant
 De çà, de là, vn fier senglier chassant
 Auec Diane, & sa bande champestre.*

*Il me sembla que là vint m'apparoitre
 Mon Amalthée, vn bel arc enfonçant.
 Et i'étoi Nymphé au long poil iaunissant,
 Fors de ce point qui fet l'homme connoitre.*

*Puis dans vn roch feutré de verte mousse,
 Elle faisant vn cheuet de sa trousse
 Me dit, ma seur prenons ici seiour.*

*I'épioi lors vn plus grand bien encore
 Qui m'attendoit, mais l'enuieuse Aurore
 Chassa mon songe, & fit venir le iour.*

JAMYN, Amadis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Mamert Patisson, 1575, *Artémis*, f° 171v°. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86263675/f358>

Texte modernisé

Somme léger, image déceptive,
 Qui m'es un gain et perte en un moment,
 Comme tu fais écouler promptement
 En t'écoulant, ma joie fugitive !
 De tous Amants nul qui au monde vive
 Ne recevrait plus de contentement
 Que j'en reçois, si mon bien seulement
 Ne s'envolait d'une aile trop hâtive.
 Endymion fut heureux un long temps
 De prendre en songe infini passe-temps,
 Pensant tenir sa luisante Déesse.
 Je te demande en pareille langueur
 Un pareil songe et pareille douceur :
 » L'ombre du bien n'est pas grande largesse.

Texte original

*Somme leger, image deceptiue,
 Qui m'es vn gain & perte en vn moment,
 Comme tu fais écouler promptement
 En t'ecoulant, ma ioye fugitiue!
 De tous Amans nul qui au monde viue
 Ne receuroit plus de contentement
 Que i'en reçoÿ, si mon bien seulement
 Ne s'enuoloit d'une æle trop hastiue.
 Endymion fut heureux vn long tems
 De prendre en songe infinis passetems,
 Pensant tenir sa luisante Deesse.
 Je te demande en pareille langueur
 Vn pareil songe & pareille douceur:
 » L'ombre du bien n'est pas grande largesse.*

LA JESSÉE, Jean de, *Les premières Œuvres françaises*, Anvers, Christofle Plantin, 1583, *Les Amours, La Marguerite*, livre II, p. 887.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f120>>

Texte modernisé

C'ÉTAIT au point du jour que le Somme agréable
 Charmant plus assoupi ma poitrine, et mes yeux,
 Noya presque mon âme en plaisirs gracieux :
 Ayant mis dans mon lit ma Mignonne amiable.

D'une tremblarde voix elle fit l'effroyable,
 Et je lui disais lors : Dame, que j'aime mieux
 Que moi, ni que mon cœur : un soulas si joyeux
 M'ôtera (je le veux !) cette vie passable.

Je n'avais achevé, qu'un trop jaloux réveil
 Entre-rompant ce jeu, cet aise, et ce sommeil,
 M'ôta cette Beauté dont le désir me ronge.

Ô doux Ange de nuit, las ! permets que veillant
 Je voye tout cela que j'ai vu sommeillant :
 Ou que toujours dormant, je resonge ce songe !

Texte original

C'ESTOIT au point du iour que le Somme agreable
 Charmant plus assoupi ma poitrine, & mes yeus,
 Noya presque mon ame en plaisirs gracieus :
 Ayant mis dans mon lict ma Mignonne amiable.

D'vne tremblarde voix elle fist l'effroyable,
 Et ie luy disoy lors : Dame, que i'ayme mieus
 Que moy, ni que mon cœur : vn soulas si ioyeus
 M'ostera (ie le veus!) ceste vie passable.

Ie n'auois acheué, qu'vn trop ialous reueil
 Entre-rompant ce ieu, cest aise, & ce sommeil,
 M'osta ceste Beauté dont le desir me ronge.

O dous Ange de nuit, las ! permetz que veillant
 Ie voye tout cela que i'ay veu sommeillant :
 Ou que tousiours dormant, ie ressonge ce songe!

EXPILLY, Claude, *Les Poèmes du sieur d'Expilly*, Paris, Abel L'Angelier, 1596, *Diverses Amours*, sonnet XII, p. 73.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71725x/f79>

Texte modernisé

Tu t'en allais déjà, nuit à la brune tresse,
Et l'Aube se levait parmi le Ciel serein,
Lorsque le bon Morphée, dessous un songe vain,
Vint mettre à mon côté ma cruelle maîtresse.

Mon Dieu, que j'étais plein de joie et d'allégresse !
Je lui baisais les yeux, et la bouche, et le sein,
Puis, à mes chauds désirs ayant lâché le frein,
Hardi je me vengeais de sa longue rudesse.

Quels propos se tenaient à l'heure entre nous deux !
Quels doux embrassements ! quels baisers savoureux !
C'étaient les vrais plaisirs qu'Amour en deux assemble.

Je ne connaissais plus ni crainte, ni dédain,
Mais, ô léger moment ! je perdis tout soudain
Mon songe, mon plaisir, et ma Maîtresse ensemble.

Texte original

*Tu t'en allois desia, nuict à la brune tresse,
Et l'Aube se leuoit parmy le Ciel serein,
Lors que le bon Morphee, dessous vn songe vain,
Vint mettre à mon costé ma cruelle maistresse.*

*Mon Dieu, que i'estoy plein de ioye & d'allegresse!
Ie luy baisoy les yeux, & la bouche, & le sein,
Puis, à mes chauds desirs ayant lasché le frein,
Hardy ie me vangeoy de sa longue rudesse.*

*Quels propos se tenoyent à l'heure entre nous deux!
Quels doux embrassemens ! quels baisers sauoureux!
C'estoient les vrais plaisirs qu'Amour en deux assemble.*

*Je ne connoissoy plus ny crainte, ny desdain,
Mais, ô leger moment ! ie perdy tout soudain
Mon songe, mon plaisir, & ma Maistresse ensemble.*

CERTON, Salomon, *Vers lipogrammes et autres Œuvres en poésie*, Sedan, Jean Jannon, 1620, *Lipogrammes*, Second alphabet, « Voyage », P, p. 30.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6551882q/f34>

Texte modernisé

J'Étais lassé sous un arbre étendu,
 Ne songeant rien, Florine, qu'en ta grâce ;
 Le sommeil vient, met sa main sur ma face :
 Tout aussitôt j'ai ton ris entendu.
 Hé, que de joie et de bien m'a rendu
 Ce doux éclat. Je m'éveille, j'embrasse
 Autour de moi : mais je devins tout glace,
 Ne trouvant rien de mon bien attendu.
 Je cherche en vain, en vain je me tourmente,
 En vain en l'air je m'écrie et lamente,
 Rien qu'une Écho ne redonne ma voix.
 Hélas, mon bien n'est donc rien que mensonge !
 Hélas, mon heur ne me vient donc qu'en songe !
 En rien aussi désormais je m'en vais.

Texte original

I'Etois lassé sous vn arbre estendu,
 Ne songeant rien, Florine, qu'en ta grace ;
 Le sommeil vient, met sa main sur ma face :
 Tout aussi tost i'ay ton ris entendu.
 Hé, que de ioye & de bien m'a rendu
 Ce doux esclat. Ie m'esueille, i'embrasse
 Autour de moy : mais ie deuins tout glace,
 Ne trouuant rien de mon bien attendu.
 Ie cherche en vain, en vain ie me tourmente,
 En vain en l'air ie m'escrie & lamente,
 Rien qu'une Echo ne redonne ma voix.
 Helas, mon bien n'est donc rien que mensonge !
 Helas, mon heur ne me vient donc qu'en songe !
 En rien aussi desormais ie m'en vais.